

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 18

Artikel: La montée des nases
Autor: J.B.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193602>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Par dessus le mur

ou les ennuis d'un baptême.

Neuchâtel, avril 1893.

Votre correspondant qui signe : « Une vieille fille, » est capable de nous persuader que nos maris peuvent finalement avoir un beau côté ; mais parmi les qualités qu'elle leur prête, il en est une qu'il m'est impossible de leur accorder. Je veux parler de l'empressement avec lequel ils sont censés offrir le bras à leurs femmes pour aller baptiser.

Dans le pays de cette demoiselle les choses se passent peut-être ainsi, mais dans celui que j'habite, c'est une autre question.

Pour le premier et même pour le second poupon, les papas ne font pas encore la grimace ; ils trouvent au contraire la chose assez plaisante. Mais le troisième voyage qu'il faut faire à l'église a déjà l'air de vouloir se tourner en corvée ; on se demande si on va se donner le bras comme les deux premières fois, ou si tout simplement papa et maman ne marcheront pas l'un à côté de l'autre, de front avec la sage-femme et bébé. La bonne demoiselle du *Conteur* sera bien étonnée du peu de galanterie des maris de chez nous, mais elle le sera encore davantage quand je lui aurai raconté la petite aventure arrivée à mon cousin Jacques lors du baptême de son dernier garçon.

Il venait d'être béni d'un fils pour la sixième fois, et cette bénédiction n'avait pas l'air de beaucoup l'égayer, car depuis le moment où il avait entendu le premier cri du nouveau-né, il n'avait plus eu une minute de tranquillité. Des étrangers n'auraient pu deviner le souci qui rongait ce bon campagnard, mais moi qui connaissais l'affaire, je ne m'y trompais pas. Jacques avait déjà baptisé cinq garçons, et plus il baptisait, plus il avait les baptêmes en horreur. Chaque fois il avait fâché la Julie en lui faisant renvoyer la cérémonie de semaine en semaine, et quand enfin il se décidait c'était pour s'éviter des mots blessants, des bouderies et des scènes.

Mon cousin demeurait à côté de l'église, qu'un mur passablement haut séparait seul de sa maison ; cependant

pour arriver à l'entrée du temple il y avait un assez long bout de chemin à parcourir ; de plus, il fallait passer devant la principale fontaine du village où à chaque mariage, chaque baptême, se rencontraient un bataillon de femmes récurant et frottant. C'était à celle qui aurait sa *cocasse*¹ la plus brillante et qui remarquerait le mieux les moindres petits détails sur la tenue de ceux qui allaient passer

Eh bien ! la terreur, le cauchemar du cousin Jacques, c'était ce groupe de femmes vers la fontaine !

Pendant que la cloche sonnait et que Julie terminait sa toilette dans la chambre, le pauvre homme, étranglé dans ses habits noirs, parcourait à grands pas la cuisine ! « Est-y possible, disait-il à demi-voix, que je me sois mis dans de pareils draps ! Ce n'était rien la dernière fois : il gelait à pierre fendre et il n'y en avait qu'une ou deux à la fontaine ! Mais aujourd'hui, par ce beau temps, pas une ne manquera ! Vont-elles faire briller leurs ustensiles ! Et puis, elles sont bien capables de frotter jusqu'à ce que nous sortions de l'église pour nous examiner encore une fois ! »

La femme du cousin Jacques, parée de sa robe de noce et de son châle tapis jaune et rouge sur fond vert, parut avec la sage-femme et l'enfant :

— C'est le moment d'aller si nous voulons arriver pendant qu'il sonne encore, dit-elle à son mari en jetant un coup d'œil sur sa physionomie. Ah ! tu vas toujours faire ton même commerce ! ajouta-t-elle, en voyant cette figure bouleversée. Faut-il qu'un homme soit poule mouillée pour faire des manières pareilles ! Allons, marche !

Jacques, se voyant arrivé au moment fatal, eut une nouvelle crise d'angoisse ; et, jetant un regard sur le mur qui le séparait de l'église, et l'échelle qu'on y avait appuyée après avoir cueilli les cerises pour le gâteau du baptême, il balbutia d'une voix tremblante : « Oh ! si seulement on pouvait passer par là ? Oh ! cette fontaine ! Oh ! ces femmes ! »

Madame Jacques jeta à son mari un regard écrasant, et, à grands pas, pous-

sant devant elle la sage-femme et le petit, elle se dirigea rapidement du côté de l'église ! En un clin d'œil ils disparurent.

— Eh bien ! voilà le bouquet ! Ça va de mieux en mieux ! maugréa Jacques, jamais je ne rattraperai la Julie... elle court comme une folle... Vont-elles faire des cancanes toutes ces femmes en la voyant aller baptiser sans moi... Et lui courir après... jamais de la vie ! C'est alors qu'elles se moqueraient de moi !

Dans ce moment, ses yeux humides de détresse s'arrêtèrent sur l'échelle appuyée au mur !...

Quelques instants plus tard, la sage-femme risquait de laisser tomber le gamin au fond de l'église, tant était grande sa stupéfaction de voir, en entrant, Jacques assis sur le banc destiné aux mariages et aux baptêmes. Julie traversa le temple et, en passant devant son mari pour s'asseoir à côté de lui, elle murmura sous son châle de noce : « On s'en rappellera ! »

Depuis ce jour le cousin Jacques vécut tranquille, car, ni en passant devant la fontaine, ni en passant par dessus le mur, il ne retourna baptiser !

M^{me} DESBOIS.

La montée des nases.

Ce titre paraîtra singulier à beaucoup de lecteurs qui, sans doute, n'ont jamais entendu parler des nases. — Le nase est un poisson qu'on ne voit guère qu'à une saison particulière, lorsqu'il quitte les lacs pour aller passer sa lune de miel dans les rivières. Son caractère le plus saillant consiste dans la forme de son museau, qui ne saurait être mieux comparé qu'à un nez épaté ou camus ; de là son nom vulgaire. C'est ainsi que la raillerie s'attaque aux bêtes, même les plus innocentes.

Le nase peut atteindre jusqu'à 60 centimètres de longueur. Il est d'un gris verdâtre en dessus, d'un blanc argenté en dessous, avec les nageoires inférieures jaunâtres ou rougeâtres.

Au point de vue culinaire, le nase est un triste régal. Cependant, nos Confédérés du canton de Bâle l'estiment assez pour aller, au mois d'avril, à St-Jaques sur la Birse, manger des nases

¹ Bouilloire.

grillés et absorber quelques flacons de Münchensteiner. Les derniers font passer les autres.

Nous avons eu la chance, l'autre jour, de voir les nases quitter le lac de Neuchâtel pour entrer dans une rivière. Ils étaient en colonnes serrées, au nombre de cent à cent cinquante. La transparence de l'eau et son peu de profondeur permettaient de voir ces poissons traverser les courants avec rapidité, s'arrêter quelques instants aux endroits où la rivière était stagnante, passer et repasser en tous sens, puis reprendre leur route en amont, cherchant un séjour paisible.

Mais ils avaient compté sans le roi de la création, sans l'homme, ce grand destructeur. A peine leur arrivée était-elle signalée que des pêcheurs de tout âge se précipitaient sur le rivage avec des engins de toute espèce. Les uns employaient de triples hameçons, sans amorces bien entendu, car le nase ne mord pas à la ligne; d'autres, mieux avisés, leur passaient subtilement au cou un lacet de fil d'archal, qui les amenait sur le gazon; d'autres enfin, moins bien outillés, se contentaient d'user de leurs mains et de leurs pieds. Personne ne revint bredouille de cette pêche; ce soir-là, chaque maison du village eut son plat de poisson. Grand bien leur fasse!

Le passage des nases continua le lendemain encore, mais en moindre quantité. Comme cette occasion ne se présente qu'une fois par an et pendant deux jours seulement, l'autorité s'est montrée de bonne composition. Il faut bien que les pauvres gens puissent, une fois au moins tous les ans, se régaler de poisson. D'ailleurs la valeur du nase est minime; il ne paraît sur nos marchés que sous un faux nom.

Lorsqu'elles parvinrent dans les hautes régions de la rivière, ces colonnes de nases étaient sans doute fort diminuées; très peu arrivèrent à leur destination. Mais la fécondité de ces poissons est si grande que l'année prochaine, à la même époque, la montée sera certainement aussi considérable, la Providence sachant conserver un juste équilibre entre la consommation et la production. J. B.

Genève, le 30 avril 1893.

Monsieur le rédacteur.

Dans votre numéro du 29 courant vous publiez les réflexions et les offres qu'une demoiselle, frisant la cinquantaine, fait aux veufs et vieux garçons.

N'étant ni vieux garçons, ni veufs, les auteurs de ces lignes vous prient d'être leur interprète auprès de cette aimable personne et de lui demander si ses sentiments resteraient les mêmes

dans le cas où un pauvre ouvrier, bon travailleur; mais veuf, père de trois ou quatre enfants, se présentait pour lui demander de partager ses soucis et sa vie passablement déflorée.

Saurait-elle sourire et ne pas regretter sa liberté de vieille fille quand elle verrait le front soucieux de son nouveau compagnon d'existence?

Si nous écrivons ces lignes, c'est que nous cherchons une compagne, comme celle qui expose ses doléances dans le *Conteur*, pour un de nos amis, homme estimable, travailleur, entre quarante ou cinquante ans, bien constitué, à la tête d'un emploi rémunérateur, mais (car il y a toujours des mais), veuf, père de trois enfants et pas riche.

Au demeurant, homme doux, affable et raisonnable, mais ne voulant prendre femme que pour trouver une compagne affectueuse et voulant partager sans murmurer les soucis qui l'obsèdent et la soupe au saindoux le soir.

Si cette offre pouvait sourire à votre aimable correspondante, nous vous prions de bien vouloir l'annoncer dans un de vos prochains numéros.

Dans cette attente, nous vous prions d'agréer, etc.

(Un groupe de lecteurs).

Gustave Nadaud

et la chanson des DEUX GENDARMES.

Gustave Nadaud, le chansonnier populaire, vient de mourir à l'âge de 73 ans. Il publia ses premières chansons à sa sortie du collège, et il avait à peine vingt ans, qu'il jouissait déjà au quartier Latin, parmi ses camarades, d'une véritable popularité. Après Béranger, le chantre national, et Pierre Dupont, le poète de l'atelier, il restait une place à une gaieté plus légère; Nadaud s'en empara et devint le chansonnier des étudiants. Il ne cherchait qu'à égayer, et manquait rarement son but.

Tout le monde a ri et applaudi à sa chanson de *Pandore*, ou des *Deux gendarmes*; elle est peut-être celle qui a le plus contribué à sa popularité. *Pandore*, l'homme au jaune baudrier, est un vrai type, créé par Nadaud. *Pandore* a été élevé dans la crainte de Dieu et surtout des brigadiers: tout ce que le brigadier dit est bien dit, tout ce qu'il fait est bien fait. Jamais *Pandore* ne se permet d'avoir une idée en présence de son chef; il n'ouvre la bouche que pour dire du fond du cœur: « Brigadier, vous avez raison! »

Le brigadier, lui, s'épanche avec une certaine familiarité; tantôt les beautés de la nature lui arrachent une phrase admirative, et il s'écrie qu'il fait beau pour la saison; tantôt il se rappelle ses amours et toujours *Pandore* approuve. On voit qu'il est fier d'un chef qui dit

de si belles choses. Enfin le brigadier, perdu dans ses vagues souvenirs, s'oublie indiscrètement et, comme dit Nadaud, « fait entendre un léger son. »

Pandore reste grave, car l'incongruité d'un chef a malgré tout quelque chose d'auguste: « Brigadier, vous avez raison! » dit-il de l'accent le plus convaincu.

Pandore est le type de l'obéissance passive.

Relisez plutôt la célèbre chanson:

Deux gendarmes, un beau dimanche,
Chevauchaient le long d'un sentier;
L'un portait la sardine blanche,
L'autre le jaune baudrier.
Le premier dit d'un ton sonore:
« Le temps est beau pour la saison. »
— Brigadier, répondit *Pandore*,
Brigadier, vous avez raison!

Phœbus, au bout de sa carrière,
Put encor les apercevoir;
Le brigadier, de sa voix fière,
Troubla le silence du soir:
« Vois, dit-il, le soleil qui dore
Les nuages à l'horizon! »
— Brigadier, répondit *Pandore*,
Brigadier, vous avez raison!

« Ah! c'est un métier difficile,
Garantir la propriété;
Défendre les champs et la ville
Du vol et de l'iniquité.
Pourtant l'épouse qui m'adore
Repose seule à la maison. »
— Brigadier, répondit *Pandore*,
Brigadier, vous avez raison!

« Il me souvient de ma jeunesse,
Le temps passé ne revient pas.
J'avais une folle maîtresse,
Pleine de mérite et d'appas.
Mais le cœur... pour quoi? je l'ignore...
Aime à changer de garnison. »
— Brigadier, répondit *Pandore*,
Brigadier, vous avez raison!

« La gloire, c'est une couronne
Faite de rose et de laurier;
J'ai servi Vénus et Bellone:
Je suis époux et brigadier.
Mais je poursuis ce météore
Qui vers Colchos guidait Jason. »
— Brigadier, répondit *Pandore*,
Brigadier, vous avez raison!

Puis ils revèrent en silence:
On n'entendit plus que le pas
Des chevaux marchant en cadence;
Le brigadier ne parlait pas.
Mais quand revint la pâle aurore,
On entendit un vague son:
— Brigadier, répondit *Pandore*,
Brigadier, vous avez raison!

Cette chanson eut un succès fou. Tout le monde s'en amusa, sauf les gendarmes et le ministère public, qui crut voir, dans le dernier couplet, une atteinte à la dignité de la gendarmerie.

Le chansonnier fut déféré au tribunal, mais celui-ci eut le bon esprit de faire chorus avec le public et de s'écrier:

Chansonnier, vous avez raison!